

Philosophie positive, trop strictement attachée à la doctrine de Comte, a disparu, non devant l'indifférence, comme elle le dit, mais parce qu'elle a été débordée par un mouvement philosophique beaucoup plus large."¹

"La doctrine comtienne, écrit M. Emile Picard, la doctrine comtienne, qui ne s'embarrasse d'aucune analyse délicate, paraît assurément simple, mais est singulièrement superficielle . . . Sa vision statique d'une science qu'il souhaite voir promptement définitive est pour nous inadmissible . . . Le positivisme trop simpliste de Comte a besoin d'être élargi par une analyse plus complète."² Le positivisme de Comte et de Littré a été submergé par la marée montante de l'évolutionnisme de Spencer, sorte de positivisme agrandi, embrassant le cosmos (tandis que l'autre ne s'inquiétait guère que de notre terre et de l'humanité), positivisme moins entier, moins immobile aussi, faisant la part de l'Inconnaissable, c'est-à-dire de ses propres limitations.³

Et ce positivisme plus large, mieux renseigné, moins tyrannique, n'a pas envahi seulement le monde anglo-saxon, il a remporté ses succès les plus éclatants et les plus durables dans la patrie même du prédécesseur que, sans façon, il met au rancart. "C'est de l'Amérique, de l'Inde, du Japon, que la réputation est venue d'abord à Herbert Spencer," écrit M. Gaston Rageot; "c'est en France, surtout, qu'il s'est maintenu et accrédité."⁴

Bientôt à son tour l'évolutionnisme de Spencer se verra supplanté par un jeune et formidable adversaire, le pragmatisme de James et de Bergson. C'est James qui fait de Spencer cette appréciation: "Chez Spencer apparaît un nombre effrayant de lacunes. On connaît son tempérament de maître d'école, sa sécheresse; on connaît sa monotonie, rappelant celle d'une vieille; on connaît sa préférence pour les expédients qui ne coûtent pas cher en matière d'argumentation; on connaît son manque de culture jusque sur les principes de la mécanique, et le vague de ses idées fondamentales; on sait enfin tout ce qu'il y a de raide et de gauche, en même temps que de fragile, dans son système, construit, semblerait-il, avec des planches de sapin toutes fendues qu'on aurait assemblées à grands coups de marteau."⁵

Et le pragmatisme a de la vogue . . . en attendant que cette philosophie nouvelle se soit discréditée à son tour par l'exaspération de son principe fondamental. L'empirisme radical et l'anti-

¹ Gruber, *Ouvr. cit.* p. 78-79.

² *De la méthode*, p. 12.

³ Fiske, *op. cit.* t. I, p. VIII, IX, 132 et suiv., 136, 138, 175, 261-262; t. II, p. 74-75, 81, 487, 488.

⁴ Gaston Rageot, *Les savants et la philosophie*, Paris, Alcan, 1908 p. 13.

⁵ Wm. James, *Le pragmatisme*, Paris, Flammarion, p. 51-52.